Questions de communication

25 | 2014
La ville, une œuvre ouverte ?

Sylvain MARESCA, Michaël MEYER, *Précis de photographie à l'usage des sociologues*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Didact sociologie, 2013, 110 pages

Loïc Ballarini

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9121
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9121
ISSN : 2259-8901

Éditeur
Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée
Date de publication : 31 août 2014
Pagination : 386-387
ISBN : 978-2-8143-0209-9
ISSN : 1633-5961

Référence électronique
Loïc Ballarini, « Sylvain MARESCA, Michaël MEYER, *Précis de photographie à l'usage des sociologues* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 01 décembre 2023. URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9121 ; DOI : https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9121

Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

au niveau du recrutement social des différentes filières qu'un plan de la socialisation aux pratiques de travail et de loisir qui modifient bien entendu le rapport à l'ascèse de la lecture, à l'accumulation et à l'organisation documentaire du parcours d'étude. Si les parcours scolaires dans le supérieur peuvent influencer jusqu'aux attitudes politiques – comme l'ont prouvé les travaux de Sébastien Michon (« Les effets des contextes d'études sur la politisation », *Revue française de pédagogie*, 163, vol. 2, 2008, pp. 63-75), pourquoi ceux-ci ne seraient pas alors convoqués dans l'exploitation des résultats d'enquête à propos d'une activité (l'accès à la documentation) encore plus proche de leur cursus et de la façon de le vivre. Que lisent alors les professionnels de la lecture à propos de la sociologie de la lecture ? Incidemment, l'ouvrage permet de répondre, au moins partiellement, à cette interrogation.

En définitive, demeure une interrogation plus fondamentale encore : comment les professionnels de la lecture que sont les « personnels scientifiques » des bibliothèques participent-ils à une série de dispositifs d'incitation à la lecture et à la culture ? Choisir de conduire une enquête de satisfaction d'un service public dans le cadre (étroit) de l'institution qui l'encadre a sans doute un sens. En faire le motif d'une entreprise de connaissance sociologique du public qui le traverse est un pari autrement plus risqué et, par là, sans aucun doute largement manqué dans l'ouvrage.

Thomas Marty
SAGE, université de Limoges, F-87000
thomarty@hotmail.com

Sylvain Maresca, Michaël Meyer, *Précis de photographie à l'usage des sociologues.*
Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Didact sociologie, 2013, 110 p.

L'ambition de ce petit livre pourrait se résumer en quelques mots : réparer un oubli. En consacrant un ouvrage aux aspects didactiques et épistémologiques de la sociologie visuelle, ses auteurs entendent convaincre que l'usage de la photographie en sociologie présente quelques intérêts notables, que les (bons) exemples sont plus nombreux qu'on ne peut le croire, et que les obstacles techniques sont loin d'être insurmontables. Au-delà de l'anecdote historique – la naissance de la sociologie et celle de la photographie sont contemporaines –, pour qui souhaite se lancer dans une démarche d'élucidation du monde social, il paraît pertinent de considérer avec attention les différentes techniques permettant d'enregistrer des parcelles de réel. La photographie est indubitablement l'une de ces techniques : tel est le propos des auteurs de ce *Précis de photographie à l'usage des sociologues* : Sylvain Maresca, professeur de sociologie à l'université de Nantes, membre du Centre nantais de sociologie (CENS), auteur de *La Photographie. Un miroir des sciences sociales* (Paris, Éd. L'Harmattan, 1996) et du blog *La vie sociale des images* (accès : http://culturevisuelle.org/viesociale/) ; Michaël Meyer, docteur en sociologie, membre du Laboratoire de sociologie de l'université de Lausanne (LABSO) et auteur de *Médiatiser la police. Policer les débats* (Lausanne, Éd. Antipode, 2012), une enquête sur la police qui s'appuie notamment sur des méthodes visuelles.

Après une courte introduction (pp. 7-8), le livre s'ouvre sur un cahier d'illustrations d'une quinzaine de pages dont le placement est judicieux et la fonction double. Il permet d'abord d'entrer dans la lecture en ayant à l'esprit des exemples très divers et rapidement contextualisés d'utilisation de la photographie en sociologie. Il servira ensuite de référence, les exemples étant détaillés au fil du texte.

Suivent quatre chapitres de longueur très inégale. Intitulé « Du nouveau dans les sciences sociales ? » (pp. 9-28), le premier pose la question des antécédents. Ainsi Sylvain Maresca et Michaël Meyer nous apprennent-ils que les sociologues ont eu très tôt recours à la photographie : Maurice Halbwachs a photographié les taudis parisiens en 1908, tandis que, aux États-Unis, la première génération de l'École de Chicago photographiait les vagabonds (Nels Anderson) ou les gangs (Frederic M. Thrasher). Mais la photographie est encore limitée à l'illustration, sans être intégrée à la démarche de recherche. Parmi les quelques noms de « pionniers » donnés par les auteurs, les premiers à véritablement utiliser la photographie sont anthropologues : Franz Boas est cité pour son travail chez les Esquimaux de l'île de Baffin à la fin du XIX[e] siècle, comme l'est Bronislaw Malinowski, dont le journal posthume révélera la pratique, ainsi que Gregory Bateson et Margaret Mead à propos de leur enquête à Bali. En sociologie, les travaux d'Erving Goffmann (« La ritualisation de la féminité », trad. de l'américain par A. Khim, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 14, vol. 14, pp. 34-50, 1977) et de Douglas Harper – depuis *The Homeless Man* (Waltham, Brandeis University, 1976) jusqu'à aujourd'hui – constituent un tournant outre-Atlantique, tandis que, en France, la thèse d'Alain Touraine (*L'évolution du travail ouvrier aux usines Renault*, Paris, CNRS Éd., 1955) et les enquêtes urbaines de Paul-Henri Chombart de Lauwe (*La*

vie quotidienne des familles ouvrières, Paris, Letouzey, 1956) tirent parti de photographies. À ces premiers exemples, les auteurs ajoutent une revue des (rares) manuels et ouvrages synthétiques de sociologie visuelle, ce qui leur permet de préciser l'objet du livre. En effet, la recherche en sociologie visuelle peut s'envisager de trois manières : *sur* les images (sémiologie, iconographie), *avec* les images (utilisation des images pour la collecte de données et leur analyse), et *en* images – « restitution des analyses par les images » (p. 27). Bien qu'ils en appellent à lier ces postures, ce sont surtout les deux dernières qu'ils développent, considérant sans doute, et à juste titre, que la première fait aujourd'hui l'objet d'une plus abondante bibliographie.

Le deuxième chapitre (« Les usages possibles des photographies dans les enquêtes sociologiques », pp. 29-74) est de loin le plus long et aurait sans doute gagné à être scindé en deux parties, qui apparaissent assez nettement à la lecture. La première aborde les questions méthodologiques de la pratique photographique en sciences sociales : comment négocier la photographie ? Comment densifier et systématiser les observations ? Comment jouer avec le temps et l'espace (re-photographie, photographie aérienne) ? Comment impliquer les informateurs (dans le commentaire voire la prise de vue) ? Comment en faire un outil réflexif sur le travail de chercheur ? La seconde est consacrée aux aspects techniques (matériel, mise au point, exposition, choix des optiques, archivage…) et se clôt sur les avantages et inconvénients d'un choix possible : celui de faire appel à un photographe professionnel.

Le troisième chapitre est consacré à un « Retour historique et épistémologique » (pp. 75-84) dont le titre peut sembler déplacé à cet endroit du livre, mais il soulève des interrogations apparaissant logiquement après que les auteurs ont justifié de l'intérêt de la sociologie visuelle, puis discuté ses aspects méthodologiques. Un bref détour par l'histoire critique des sciences sociales permet d'abord de poser la question du « droit de regard des indigènes » (p. 75) et de la prétendue universalité de l'image photographique et du regard occidental. Détour nécessaire afin d'aborder les problèmes éthiques que pose la sociologie visuelle (respect de la loi, anonymisation des photographies, notamment) et d'affirmer que « la question des photographies sur le terrain d'enquête ne se pose jamais exclusivement en termes juridiques, mais […] doit être résolue du point de vue éthique et interpersonnel » (p. 82).

« Publication-restitution » (pp. 85-9), le quatrième et dernier chapitre, s'ouvre sur un paradoxe qu'explique la domination exercée par le texte sur les sciences sociales : « Quantité de chercheurs, et non des moindres, prennent des photos, mais très peu les publient » (p. 85). Certes, il est des clichés qui ne peuvent guère servir que de documentation, ou dont la qualité technique insuffisante leur interdit d'être publiés. Mais lorsque, comme l'ouvrage l'y invite, la photographie fait partie de la posture du chercheur, elle a évidemment toute légitimité à composer « un mode de communication du savoir à part entière, qui ne devrait pas s'effacer devant le propos écrit ou oral » (p. 27). À la nécessaire qualité technique, il faut alors adjoindre un « appareillage de lecture » (p. 88) qui sort l'image de l'illustration pour en faire un élément de démonstration. Ici, les choix techniques seront guidés à la fois par la problématique du travail et par la nature du média de restitution (livre ou article, site internet ou blog, projection en public, banque d'images).

La conclusion de l'ouvrage (pp. 95-98) en rappelle l'enjeu principal : œuvrer à un « renouvellement de l'écriture dans les sciences sociales » (p. 96). La démonstration de Sylvain Maresca et Michaël Meyer est d'autant plus convaincante qu'elle ne s'égare dans aucun dogmatisme. Il s'agit de promouvoir une pratique sous-utilisée, non d'en faire une panacée. Sur l'éthique, les auteurs indiquent par exemple : « On se rappellera que parfois renoncer à la photographie peut être la meilleure solution pour garantir le respect des enquêtés et la poursuite de la recherche » (p. 82). Plus généralement, ils estiment « que l'appareil photo ne doit pas être vu comme un outil facile pour le chercheur » (p. 37). Ce qui n'en fait pas nécessairement un outil difficile, mais un outil comme les autres, adapté ou non selon les circonstances et les questions posées. Afin d'aider le chercheur en sciences sociales (et pas seulement le sociologue) à faire entrer la photographie (mais pourquoi pas le film, ponctuellement abordé) dans sa boîte à outils, les auteurs ont eu l'intelligence d'illustrer ce *Précis* de nombreux exemples, ainsi que de quelques exercices pratiques. Invitation à penser différemment sa recherche, le livre se fait donc aussi utile compagnon dans l'enrichissement de sa panoplie et, surtout, dans la remise en cause de ses routines.

Loïc Ballarini
CREM, université de Lorraine, F-54000
loic.ballarini@univ-lorraine.fr